

midable. Or, elle eut lieu le jour suivant, et voici de quelle manière. Une jeune fille, partie des halles ou du quartier Saint-Eustache, pénétra dans un corps de garde, s'empara d'un tambour, et parcourut les rues en battant de la caisse, et en poussant les cris « Du pain! du pain! » Plusieurs femmes s'attroupèrent autour d'elle et lui formèrent un cortège qui, grossissant à chaque pas, se répandit comme un torrent dans la ville et vint déboucher à la Grève.

Le major général Gouvion, qui avait sous ses ordres la milice payée, voulut employer la force pour dissiper le rassemblement, et fit avancer des troupes. Ces infortunées, exaspérées par la brutalité des soldats, et réduites au désespoir par l'excès du besoin, ne consultèrent que leur courage, se précipitèrent sur la garde à cheval, la poussèrent jusqu'à la rue du Mouton, et revinrent ensuite pour attaquer les portes de l'hôtel de ville; mais, dans l'intervalle, un bataillon d'infanterie avait pris position sur le perron pour leur en disputer l'entrée. Elles s'arrêtèrent un instant devant cette haie de baïonnettes; puis, s'animant les unes les autres, elles recommencèrent la lutte, et firent pleuvoir une grêle de pierres sur les militaires. Ceux-ci ne se sentant point assez forts pour résister à la multitude, se replièrent et leur ouvrirent le passage. Alors toutes les femmes se précipitèrent en foule dans les salles, demandant avec des imprécations du pain et des armes, et s'écriant que si les hommes n'avaient pas assez de courage pour se venger des aristocrates, elles allaient leur donner l'exemple, et se rendre à Versailles pour demander du pain à l'Assemblée nationale, au roi, à ses ministres; et joignant l'action à la menace, elles se mirent

immédiatement en devoir de forcer le magasin d'armes.

Les hommes répondirent enfin à ce courageux appel, pénétrèrent dans l'hôtel de ville, armés de leviers, de haches, de piques et de marteaux, brisèrent les portes, s'emparèrent de sept à huit cents fusils; de plusieurs faisceaux d'armes et de deux pièces de canon.

Quelle digue opposer à des légions de femmes exaltées par le besoin, par la colère et par le désir de la vengeance? Toutes voulaient saccager l'hôtel de ville, et partir pour Versailles, afin de se faire rendre compte de tout ce qui avait été décrété par les députés. Maillard, l'un des héros de la Bastille, résolut de se mettre à la tête du mouvement pour le diriger et écarter les dangers qui menaçaient la tranquillité. Il harangua les femmes et leur offrit de les conduire à Versailles. Elles applaudirent à son discours, l'acceptèrent pour leur capitaine, et se mirent aussitôt en marche vers les Champs-Élysées, où elles se réunirent au nombre de sept à huit mille. La plupart étaient chargées de rubans de toutes couleurs, et armées de bâtons, de fourches, de lances, de fusils, de pistolets; d'autres dirigeaient l'artillerie et suivaient le gros de la troupe, montées sur les canons ou sur les chevaux qu'elles y avaient attelés. Elles s'ébranlèrent enfin, précédées de huit ou dix tambours, accompagnées d'un détachement d'hommes armés, et suivies d'une compagnie de volontaires de la Bastille, qui formait l'arrière-garde.

Depuis plusieurs heures le tocsin et la générale avaient mis la capitale en mouvement; les bourgeois se rendaient à leurs districts, les gardes nationales à leurs places d'armes; les compagnies du centre marchaient en bataille à la place

de Grève; tout faisait présager une explosion. Une grande partie des représentants de la commune était retournée à l'hôtel de ville; les comités étaient en activité. Le général la Fayette était à celui de la police, dictant pour l'Assemblée constituante et pour le roi des dépêches relatives à l'insurrection du matin, et fort indécis sur la conduite qu'il devait tenir. Une députation des grenadiers vint mettre fin à ses hésitations; l'un d'eux prit la parole et lui dit: « Général, nous venons de la part des six compagnies de grenadiers vous déclarer que nous répugnons à vous croire » traître à la patrie; mais nous sommes persuadés que le » gouvernement nous trahit, et nous voulons que tout ceci » finisse. Nous ne pouvons tourner nos baïonnettes contre » des femmes et des enfants qui nous demandent du pain. » Si Louis XVI est incapable de faire le bonheur de la nation, qu'il dépose la couronne! Jusque-là, nous devons » remplir notre devoir; le peuple est malheureux; la source » du mal est à Versailles; il faut aller chercher le roi. »

Le marquis de la Fayette, vivement ému par cette singulière allocution, s'empressa de descendre sur la place, harangua les grenadiers et leur rappela le serment qui les liait à la nation, à la loi et au roi; mais il ne fut pas écouté, et sa voix se perdit au milieu des cris sans cesse renouvelés: « A » Versailles! à Versailles! » Alors il chercha à temporiser, monta à cheval, et annonça qu'il était prêt à partir dès que la Commune en aurait délibéré. A chaque instant l'effervescence augmentait avec une rapidité effrayante: les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau lançaient des essaims d'hommes armés de piques, de broches, de haches et de

bâtons ferrés; des compagnies de districts arrivaient précipitamment de tous côtés avec du canon; des clameurs sinistres se mêlaient aux premiers cris et se prolongeaient avec un horrible retentissement. La délibération ne se terminait point, et la position de la Fayette devenait de plus en plus alarmante. Il voulut monter à la Ville, une compagnie lui barra le passage. « Morbleu! général, crièrent les grenadiers » du centre, si vous désertez nos rangs, nous ne répondons » plus de vous. » Déjà on frémissait d'impatience et de courroux. Enfin une lettre fut apportée à la Fayette; c'était une décision de la municipalité qui enjoignait au commandant de partir avec l'armée, et nommait pour l'accompagner quatre commissaires. Le général pâlit, promena un regard douloureux sur les nombreux bataillons qui l'investissaient, et donna l'ordre du départ. Un cri de joie universelle répondit à ce commandement et fit retentir les airs.

Cette marche à travers la ville fut un véritable triomphe; les battements de mains, les bravos, les applaudissements d'allégresse accompagnaient les vengeurs de la nation, un transport martial saisissait toutes les âmes; mais dès qu'on eut cessé de voir flotter les étendards et d'entendre le bruit des tambours, une sombre tristesse succéda dans la capitale aux éclats bruyants de la joie.

Pendant que la Fayette se mettait en route avec la garde nationale, Maillard entra à Versailles avec sa troupe. Sur les trois heures il déboucha par l'avenue de Paris, et se dirigea vers l'Assemblée nationale. Arrivé à la porte de la salle, il fit faire halte, commanda aux Parisiennes d'attendre son retour, et parut à la barre, suivi de quinze d'entre elles et

d'un adjudant. Il fit un tableau déchirant de la misère du peuple, et obtint des députés qu'ils désigneraient sur l'heure une commission chargée de porter au roi les plaintes de la capitale. Dans l'intervalle, on battait la générale, la municipalité de la ville s'assemblait, les gardes du corps montaient à cheval et se formaient en escadron sur la place d'armes, le dos tourné contre la grille du château, et la droite appuyée à l'ancienne caserne des gardes françaises; en même temps étaient venus se déployer à leur droite, jusqu'aux écuries du roi, les dragons et les soldats du régiment de Flandre; les gardes suisses s'étaient portés un peu au-dessous dans la première cour du château, tous avec leurs armes chargées et des munitions dans les gibernes.

Le président Mounier et six représentants, qui avaient été choisis par l'Assemblée pour former la députation, sortirent de la salle et se dirigèrent vers le château, à pied, malgré une forte pluie. Une foule d'habitants de Versailles bordait de chaque côté l'avenue; la troupe de Maillard suivait en silence, rangée derrière les députés, et s'avancait avec le plus grand ordre, lorsqu'il prit aux gardes du corps la fantaisie de troubler la marche du cortège en simulant des charges et en affectant de faire caracoler leurs chevaux tout près des représentants pour faire rejaillir de la boue sur leurs vêtements. Les Parisiennes voulurent garantir la députation et l'enveloppèrent. Le duc de Guiche, qui commandait les sbires du roi, se mit aussitôt à la tête des soldats, s'élança sur le groupe, sabre nu et au galop, et culbuta plusieurs femmes sur le pavé. « On sent bien, dit Mounier dans son exposé » justificatif, quel excès de rage durent éprouver ces infor-

» tunées, qui pensaient qu'avec nous elles avaient le droit » d'être respectées. » Néanmoins elles se continrent, se reformèrent autour de la députation, et l'accompagnèrent jusqu'aux grilles du château.

Guignard de Saint-Priest, ministre de la maison du roi, s'avança au-devant des femmes qui allaient à l'OEil-de-bœuf, et leur demanda brutalement ce qu'elles voulaient. « Du » pain! du pain! » crièrent-elles avec énergie. « Quand vous » n'aviez qu'un maître, répliqua le misérable courtisan, » vous n'en manquiez pas; à présent que vous en avez douze » cents, voyez où vous en êtes! » Des cris d'indignation et des menaces terribles accueillirent ces affreuses paroles et glacèrent le ministre d'épouvante. Il n'osa pas refuser plus longtemps l'entrée du château aux représentants du peuple, et donna l'ordre aux gardes d'ouvrir les grilles. Le président Mounier fit entrer avec lui douze des femmes qui l'avaient suivi, et en présenta cinq à Louis XVI pour qu'elles pussent faire entendre elles-mêmes les doléances de leurs compagnes. Le roi feignit de les écouter avec attention, déplora le malheur des circonstances, promit d'employer ses efforts à réparer les fautes de l'administration, et les congédia avec des paroles mielleuses et hypocrites.

Elles sortirent immédiatement du château et vinrent rapporter à la foule le résultat de leur conférence et l'invitation qu'elles avaient reçue de retourner dans la capitale, sous la promesse formelle que des convois de blé leur seraient très-promptement expédiés. Ces assurances vagues et incertaines furent loin de satisfaire de malheureuses femmes exténuées par la faim et harassées de fatigue. Elles crièrent à la tra-

hison, et envoyèrent une seconde députation pour signifier au monarque qu'elles n'avaient aucune confiance en sa parole, et qu'elles voulaient un ordre signé de sa main pour faire venir immédiatement les farines que la cour tenait en réserve à Salis et à Lagny, et pour lever tous les obstacles qui s'opposaient à l'approvisionnement de Paris.

L'ordre fut délivré et remis aux obstinées Parisiennes, qui retournèrent auprès de leurs compagnes et le leur présentèrent. Un peloton de jeunes ouvrières, conduit par un soldat de la garde nationale, nommé Brunout, s'avança aussitôt pour les entourer et les escorter avec honneur. Au moment où cette petite troupe défilait devant le château, le duc de Guiche et ses gardes du corps s'élançèrent sabre en main comme ils l'avaient déjà fait, culbutèrent les femmes et les mirent en déroute. Brunout, se trouvant séparé de sa troupe, chercha son salut dans la fuite. Mais avant qu'il eût pu gagner le corps de garde de la milice, qui était tout proche, un lieutenant, nommé Savonnières, et deux autres officiers, étaient descendus de cheval, lui avaient barré le chemin et le poursuivaient pour l'égorger. Ce malheureux, se voyant assailli par trois ennemis à la fois, tira son sabre pour parer les coups qu'on lui portait, et se réfugia, toujours en se défendant, dans une baraque adossée à une muraille. Enfin, il était près de succomber, lorsqu'un coup de fusil, tiré par un soldat de la milice de Versailles, cassa le bras au lieutenant Savonnières et sauva Brunout.

Ce premier acte d'hostilité redoubla l'animosité des deux partis. Des gardes nationaux adressèrent de vifs reproches aux sbires de la cour; ceux-ci y répondirent par des coups

de mousquet, qui tuèrent plusieurs femmes et en blessèrent d'autres mortellement. Le combat ne tarda pas à s'engager; on répondit au feu des gardes. Les volontaires de la Bastille accoururent avec trois canons, servis par des braves du faubourg Antoine, et les braquèrent sur les égorgeurs. Au moment de mettre le feu aux pièces, mille voix crièrent « d'arrêter, qu'il n'était pas temps encore. » Ainsi la générosité du peuple sauva les satellites du roi d'un massacre général. Quelques minutes après on apprit que les dragons arrivaient pour se mêler à la lutte. Les Parisiennes se détachèrent aussitôt, pénétrèrent au milieu des rangs des soldats, les enlacèrent dans leurs embrassements, leur racontèrent les actes de lâche cruauté des gardes du corps, et firent tomber les armes de leurs mains.

La cour, informée de ce qui se passait et désespérant de faire naître une collision générale entre le peuple et ses troupes, se résigna à faire replier les dragons en dedans des grilles; puis elle songea à s'assurer les moyens d'exécuter un projet de fuite, et envoya des voitures à la porte de l'orangerie pour voir si le passage était libre. Mais le détachement de la milice qui occupait ce poste refusa de les laisser sortir. Les piqueurs insistèrent et firent mine de vouloir forcer le passage. Alors le commandant Burup de Baleine envoya un renfort, fit refermer les portes, et contraignit les domestiques du roi à rentrer les équipages dans les écuries.

La nuit arrivait et les appréhensions redoublaient, car, indépendamment des six à huit mille femmes qui sillonnaient les rues de Versailles en demandant du pain, une troupe

d'hommes armés, les mêmes qui avaient servi d'escorte aux Parisiennes, restaient postés devant l'Assemblée nationale, et annonçaient l'intention de forcer le château si on refusait de leur donner des vivres. Ces malheureux, la plupart couverts de vêtements déchirés, souillés de boue ou noircis par la poudre, harassés de fatigue et mourants de faim, présentaient un spectacle à la fois effrayant et digne de pitié.

Tel était le trouble qui s'était emparé des esprits, que personne ne songeait à conjurer le danger; la municipalité elle-même ne savait prendre aucune décision. Enfin, M. Lecointre, lieutenant-colonel des volontaires de Versailles, prit le parti, en l'absence des généraux qui avaient lâchement abandonné leur poste, de faire acte d'autorité; il vint suivi d'un aide de camp et d'un aide-major vers les Parisiens, fit arrêter ses officiers aux gardes avancées, et s'approcha seul jusqu'à la bouche des canons.

« Vos frères de Versailles, dit-il à haute voix, étonnés de » vous voir dans cet équipage, m'envoient demander quel » sujet vous amène dans leur cité et ce que vous désirez. » Un cri général répondit: « Du pain et la cessation de la fa- » mine dans la capitale! — Nous subviendrons à vos plus » pressants besoins, répliqua Lecointre; mais jurez-moi que » vous ne quitterez pas votre poste. » La promesse lui en ayant été faite, il ajouta: « Combien êtes-vous? — Six cents! » — Autant de livres de pain vous suffisent-elles? — Oui! » Aussitôt il courut à la municipalité pour obtenir cette livraison. Les conseillers objectèrent que la distribution serait difficile, refusèrent le pain, et consentirent seulement à faire le sacrifice de deux tonnes de riz. Ils signifièrent leur arrêté

à la députation qui accompagnait le lieutenant-colonel, et chargèrent celui-ci de retourner auprès de la troupe pour lui demander si elle désirait qu'on délivrât le riz cru ou cuit.

Lecointre se trouvant obligé de se rendre sur la place d'armes, envoya à sa place son aide de camp, qui s'acquitta avec beaucoup de difficulté de la mission délicate qu'il avait à remplir, et revint annoncer que les Parisiens acceptaient le riz cuit; mais, pendant cette courte absence, la municipalité s'était dissoute, et avait laissé un ordre conçu en ces termes: « L'assemblée municipale se retire, et laisse le sieur Lecointre maître de faire tout ce qu'il jugera convenable pour » la tranquillité de Versailles. »

Du reste, nulle part il n'y avait vestige de riz ni d'aucune espèce de vivres. L'aide de camp quitta les députés qui l'avaient suivi, en les assurant qu'il allait rejoindre son commandant, et qu'il s'occuperait avec lui des moyens de procurer du pain à la troupe parisienne. Mais celle-ci, qui était fatiguée d'attendre, voyant qu'on ne tenait pas les promesses qui lui avaient été faites, se crut dégagée du serment qu'elle avait prêté de rester campée dans l'avenue de Paris, et se répandit dans la ville pour se mettre à la recherche de vivres. Dans l'intervalle arriva une dépêche de la Fayette qui annonçait que le calme était rétabli dans la capitale, et qu'il marchait à Versailles pour sauver la famille royale.

Cette nouvelle dissipa les alarmes du château; la cour se flatta d'apaiser la colère du peuple en ordonnant une retraite simulée des troupes. Le traître d'Estaing parut alors pour la première fois au corps de garde national, pour faire exécuter le même mouvement à la milice citoyenne. Plusieurs